

Lise Gruel-Apert, *De la paysanne à la tsarine. La Russie traditionnelle côté femmes*, Paris, Éditions Imago, 2007, 334 p. — ISBN 978-2-84952-040-6

Spécialiste reconnue des contes et des proverbes russes, Lise Gruel-Apert explore, dans ce livre, le statut de la femme dans la « Russie traditionnelle », c'est-à-dire avant le XX^e siècle. Elle étudie, d'une part, « les paysannes » et, d'autre part, « les classes privilégiées », en abordant chacun de ces deux segments par des procédés différents, mais à travers une problématique unique. La chercheuse entend, en effet, comprendre si cette Russie traditionnelle était aussi « patriarcale » qu'on le dit souvent et si la femme y était vraiment, comme l'a prétendu Anatole Leroy-Beaulieu, « l'esclave d'un esclave ».

La première partie se concentre sur le XIX^e siècle et le début du XX^e. Pour mieux appréhender la vie des paysannes, l'auteur analyse les types de familles qui existaient alors en Russie, et les rôles de chacun au sein de ces familles. Dans des œuvres littéraires comme dans des récits ethnographiques, elle repère des femmes d'un certain âge qui se trouvent à la tête de familles patrilinéaires, et elle constate que, dans le travail, les femmes sont pratiquement les égales des hommes, même si certaines activités leur sont plus spécifiquement réservées. Les hommes labourent et sèment, les femmes moissonnent ; ils coupent le bois, elles cultivent le lin et le chanvre ; ils chassent et pêchent, alors qu'elles filent et traient les vaches. Au-delà des discours, les femmes ont, en fait, une grande liberté, jouissent de la séparation des biens, peuvent divorcer et, une fois veuves, devenir chefs de famille. Il y a bien domination, mais pas tant celle d'un sexe sur un autre que celle de la génération plus âgée sur la plus jeune. Ce qui prime, c'est, en effet, la tradition, et celle-ci donne le pouvoir absolu au chef de famille, que celui-ci soit homme ou femme.

Slavica Occitania, Toulouse, 28, 2009, p. 343-346.

L'A. s'appuie sur un très riche corpus de sources (chroniques, récits, œuvres littéraires, chansons, expressions, contes...), pour examiner les croyances et la place que la tradition orale attribue à la femme. Elle effectue alors un véritable travail d'ethnologue, capable d'interpréter des textes, mais aussi des broderies ou des fêtes.

Elle analyse les pratiques et les rites (celui des « smotrini », les fêtes du Sémik et de la Trinité...), et elle explore la figure de la Terre Mère humide, figure dans laquelle la terre est assimilée à une femme enceinte et qui entraîne une identification, dans les conceptions populaires, de la mère réelle à la terre. Le pouvoir des femmes est, dès lors, considéré comme magique par la société, tandis que la crainte d'une malédiction maternelle explique la soumission des enfants et la puissance des mères. Lié à des pratiques agraires, ce pouvoir féminin est associé à la fertilité et à la vie : il permettrait de conjurer la maladie et la mort. Ces pratiques magiques dans lesquelles les femmes jouent un rôle primordial sont donc autant de pieds de nez, adressés aux autorités morales, religieuses, familiales et administratives, et elles trouveront un reflet littéraire dans *Le Maître et Marguerite* de Boulgakov.

L'A. constate, en outre, que, dans les contes russes, il n'y a que « peu de figures féminines faibles [...], peu ou pas de modèle de la faible femme ». En revanche, les femmes surnaturelles, fortes ou magiques y pullulent : la baba Yaga, maîtresse de la forêt et des animaux ; la Fille-Roi, aussi forte que belle, qui peut saisir un cheval en pleine course par la queue et l'écorcher vif ; les preuses guerrières, à la fois physiquement fortes et très désirables... Quant aux proverbes, leur misogynie serait plus factice que réelle : après tout, déclare un adage russe, « les hommes gouvernent et les femmes dominent » !

Lorsqu'elle se penche sur les classes privilégiées, Lise Gruel-Apert privilégie une approche chronologique qui va du VIII^e siècle à 1880. Elle souligne les statuts privilégiés des veuves, dans la Russie pré-mongole, comme dans la Russie moscovite. Cette dernière période (XVI^e-XVII^e siècles) est souvent vue comme la plus difficile pour les tsarines et les dames de la noblesse, mais la chercheuse relativise quelque peu cette cruauté. Pour cela, elle analyse les codes législatifs ainsi que le Domostroï : généralement présenté comme la source et l'explication de l'oppression féminine, il marque surtout la soumission complète des enfants à leurs parents. Le XVIII^e siècle russe est résumé comme « le règne des femmes », puisque, la loi salique n'existant pas, il voit se succéder quatre femmes impératrices et une régente. Les droits des femmes deviennent alors équiva-

lents à ceux des hommes et, par la suite, les dames de la noblesse conservent une position sociale très stable. La littérature et les documents du XIX^e siècle en témoignent : les veuves, possédant des domaines et des biens conséquents sont alors légion et elles imposent leur volonté à leur entourage.

Au passage, l'A. fait revivre quelques grandes figures féminines. Elle raconte les parcours des tsarines et impératrices, depuis Anastasia Romanovna jusqu'à Catherine II, en passant, entre autres, par Anna Ivanovna et Elizavéta. Elle dresse les portraits d'intellectuelles : la princesse Dachkova préside l'Académie des Sciences et l'Académie russe, de 1783 à 1794 ; Sofia Kovalievskaja est la première femme professeur dans une université (à Stockholm). Comment ne pas souligner que la première femme au monde à obtenir le titre de docteur en médecine à Zurich est une Russe, Nadejda Souslova ? Et elle est suivie par tant de ses compatriotes qu'à la fin des années 1870, la Russie compte plus de femmes médecins que n'importe quel autre pays européen. D'autres personnages hors du commun se détachent : Nadejda Dourova, fille de gouverneur, qui s'habille en Cosaque pour rejoindre l'armée ; les épouses des Décembristes qui, issues des meilleures familles, quittent tout pour rejoindre leurs maris, condamnés au bagne sibérien, et qui bravent ainsi l'ordre social établi...

Lise Gruel-Apert analyse, pour finir, trois mouvements qui s'entrecroisent dans une même volonté d'émancipation et ne concernent pas que les femmes : le féminisme, le nihilisme et le terrorisme. Les groupes terroristes de la fin du XIX^e siècle comptent ainsi un pourcentage important de femmes, très déterminées : Véra Zassoulitch, appartenant à la petite noblesse, tire sur le gouverneur de Saint-Petersbourg ; Sofia Pérovskaïa qui vient de la haute aristocratie russe dirige l'attentat dans lequel Alexandre II est tué... Pour la chercheuse, une page se tourne alors :

Le coup de feu de Véra Zassoulitch contre son père symbolique, c'est aussi la fin de l'autorité absolue de la vieille génération sur la jeune [...]. On sort de la Russie traditionnelle, puisque justement la jeune génération et, parmi elle, un nombre important de jeunes filles, refuse cette tradition.

Ce travail démonte donc de nombreux stéréotypes, à commencer par celui du patriarcat russe : la société pré-révolutionnaire n'était pas tant « patriarcale » que « traditionnelle ». La domination était celle d'une génération sur la suivante, bien plus que celle d'un sexe sur l'autre. L'A. révèle que les femmes russes avaient de nombreuses libertés qui les rendaient, dans la pratique, les égales des

hommes. Elles étaient donc mieux loties que dans bien des sociétés, soi-disant plus policées. En outre, à toutes les époques de l'histoire russe, des femmes ont été impliquées dans des mouvements sociaux, politiques ou religieux, et cela se retrouvera au XX^e siècle, une période que ce livre n'aborde pas.

Cette révision de tant d'idées préconçues suscitera sans doute le débat, mais, exprimée avec finesse et précision, elle est extrêmement convaincante et stimulante. En outre, ce travail permet de mieux connaître le mode de vie de la société russe, y compris dans ses aspects les moins connus des non-spécialistes : les récits des rites et pratiques paysans, retrouvés dans les rapports des ethnographes russes, sont passionnants.

Certes, la diversité des procédés employés par l'auteur peut parfois dérouter et rendre ce livre quelque peu décousu. Les deux parties sont ainsi absolument indépendantes l'une de l'autre, ce qui reflète certes une réalité : ces deux groupes sociaux n'interfèrent que peu dans leurs existences réciproques. La chercheuse considère, en effet, que la paysannerie est une « société froide », pour reprendre l'expression de Lévi-Strauss, c'est-à-dire une société peu touchée par l'histoire et dominée par la tradition, alors que la noblesse est une « société chaude », plongée dans l'histoire. Pourtant, il aurait sans doute été intéressant d'explorer davantage les liens entre ces deux groupes sociaux, en adoptant, pour ces deux parties, les mêmes bornes chronologiques.

En conclusion, Lise Gruel-Apert demande si la présence de tant de femmes dominantes en Russie s'explique par celle d'hommes, « désirant la soumission » ? Autrement dit, « n'y aurait-il pas en Russie un problème masculin ? » Le lecteur – la lectrice ! – attend impatiemment la réponse à cette question...

Cécile Vaissé
Université Rennes 2